

LA MALÉDICTION DES Robert

PARUM NICOLAUS DEPULSO
Laure-Hélène Roche

AUX FRONTIÈRES DE L'HIVER
Leandro Rall

LA LANTERNE DES OMBRES
Eva Barthelemy

L'OPTIMISTE
Roxane Chevalier

LA FORÊT DES FEUILLES ROUGES
Clara Salamagnou

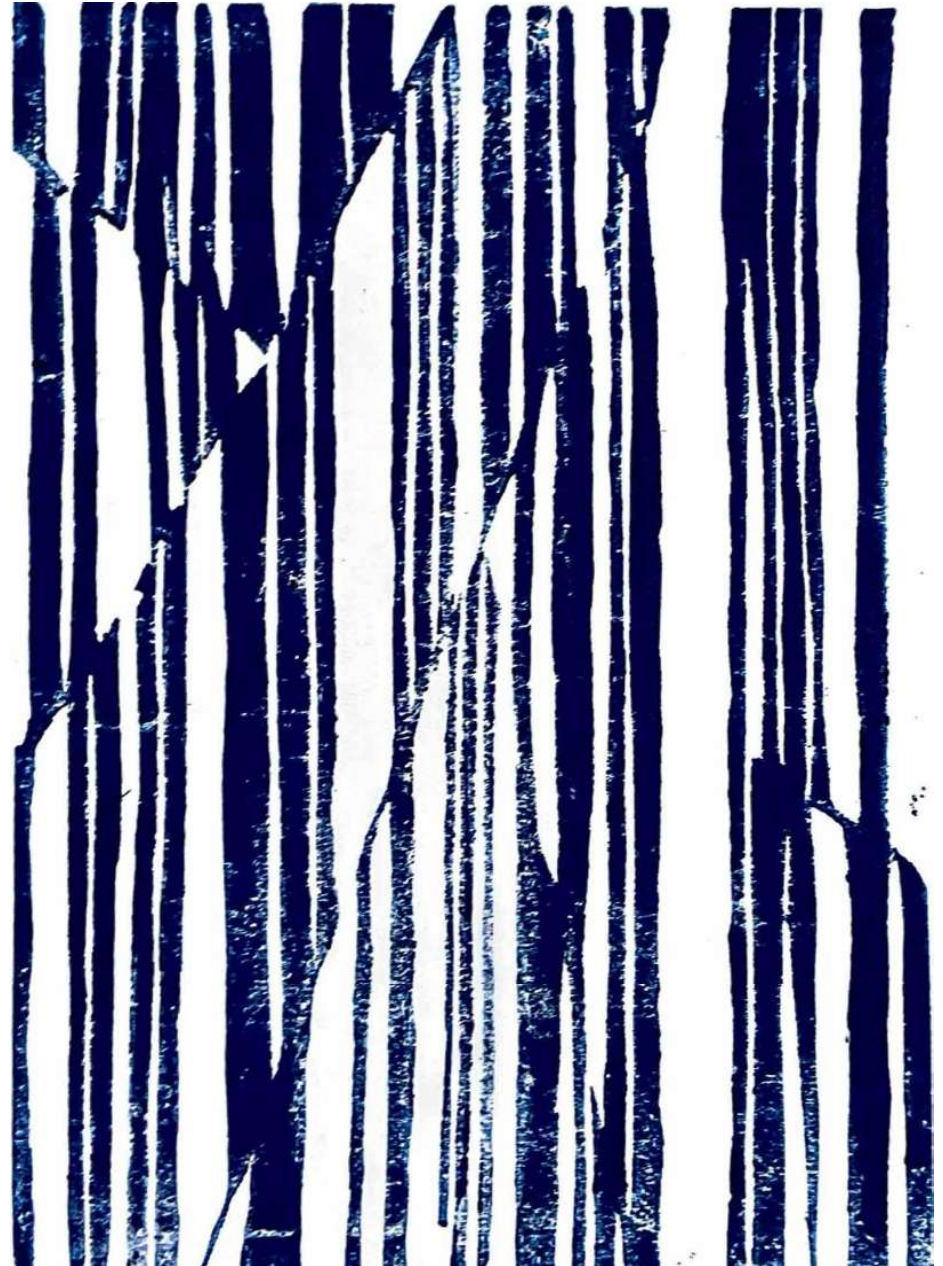
LE VOYAGE INTÉRIEUR
Paolina Villemont

CONTE EXTRATERRESTE
Oscar Gauville

LE NOËL INTERDIMENSIONNEL
Erell Douet



LA MALÉDICTION DES ROBERT



de près ou de loin été liée au temps. L'histoire n'était pas simplement une série d'événements, mais une réalité vivante qui devait être préservée. En croisant leurs expériences et leurs connaissances des différentes époques, ils découvrirent que Mme Leroux était bien plus qu'une simple historienne et que depuis tout ce temps c'était elle qu'ils cherchaient et non les différents membres de leur famille. Mme Leroux avait, sans le savoir, découvert un mécanisme secret qui permettait d'influencer le flux du temps. Les extraterrestres, en la kidnappant, cherchaient à s'emparer de cette clé. Dans un acte de cohésion familiale, Solara, Vesper, Riven et Lyra, avec l'aide de Mme Leroux, réussirent à rassembler les symboles temporels issus de chaque époque et à les utiliser pour réinitialiser la réalité, ouvrant une brèche dimensionnelle capable de restaurer

l'ordre temporel. Les membres de la famille Robert avaient ensemble rassemblé les liens et réparé le tissu du temps.

Le 25 décembre, l'ensemble de la famille Robert se retrouva dans leur maison de Paris, comme si rien ne s'était passé. Mais tout était différent. Ils comprenaient désormais que le temps n'était pas figé, qu'il était fluide et malléable, et que chaque époque avait un impact sur les suivantes. Mme Leroux, de retour, leur expliqua : «Ce Noël n'était pas seulement une fête. Vous avez réécrit l'histoire. Le temps, comme Noël, est un cadeau. Il peut être redéfini.» La soirée se poursuivit, mais cette fois, dans un silence profondément respectueux. Ils comprirent que ce Noël et tous les suivants seraient désormais un pont entre les époques ainsi qu'un moment de connexion avec leurs ancêtres. Le véritable cadeau de ce Noël 2100 n'était pas un objet matériel, mais la compréhension que le temps pouvait, lui aussi, être réinventé.

Table des matières

<u>PARUM NICOLAUS DEPULSO</u>	<u>5</u>
Laure-Hélène Roche	
<u>AUX FRONTIÈRES DE L'HIVER</u>	<u>11</u>
Leandro Rall	
<u>LA LANTERNE DES OMBRES</u>	<u>19</u>
Eva Barthelemy	
<u>L'OPTIMISTE</u>	<u>25</u>
Roxane Chevalier	
<u>LA FORÊT DES FEUILLE ROUGES</u>	<u>33</u>
Clara Salamagnou	
<u>LE VOYAGE INTÉRIEUR</u>	<u>39</u>
Paolina Villemont	
<u>MELVIN ET MAURICE</u>	<u>45</u>
Oscar Gauville	
<u>LE NOËL INTERDIMENSIONNEL</u>	<u>51</u>
Erell Douet	



devant leurs yeux. Les pierres antiques de Rome se mêlaient à des fresques racontant l'histoire de la guerre.

Puis, d'un coup, la famille se vit séparée et éparpillée dans diverses époques. Solara et Vesper se retrouvèrent projetés à l'époque de la Rome antique, en plein milieu d'une grande fête où les citoyens étaient en train de célébrer une victoire. Riven, quant à lui, se retrouva dans une tranchée de la Première Guerre mondiale, avec le bruit des obus éclatant tout autour de lui. Lyra errait dans les rues sombres de la Révolution française, tandis que Mme Leroux était désormais la prisonnière d'une entité extraterrestre qui semblait la forcer à interagir avec eux. Les visiteurs, après des millénaires de recherche, étaient venus chercher celle qui comprenait comment modifier le tissu même du temps. Mme Leroux était la clé pour faire basculer l'humanité dans une nouvelle dimension. Pourtant, ils s'étaient trompés si longtemps en se focalisant sur la famille Robert. Mais maintenant ils avaient enfin compris leur erreur.



Les membres de la famille Robert, dispersés dans des époques différentes, découvrirent que leurs ancêtres avaient déjà fait face à des événements surnaturels similaires et que le rapport au temps était bien différent de ce qu'ils pensaient. Solara, dans l'Antiquité romaine, découvrit que les citoyens utilisaient des symboles cachés dans les grandes fresques pour prédire l'avenir, des symboles temporels. De son côté, Vesper, dans les tranchées de la Première Guerre mondiale, aperçut une bombe temporelle qui permettrait de créer des fractures dans la réalité. Et Riven découvrit, en pleine guerre, une porte dimensionnelle cachée sous les ruines d'un ancien bâtiment. Le temps était plus fragile qu'ils ne l'avaient imaginé.

Alors que chaque membre de la famille Robert poursuivait sa quête à travers l'histoire, ils commencèrent à se rendre compte qu'ils étaient tous connectés par un fil invisible et que la famille Robert a toujours

que le temps, loin d'être linéaire, pouvait être reconstruit et modifié à travers des événements répétés, comme un Noël qui traverserait les âges, et que tous les éléments étaient reliés par plusieurs fils invisibles qui connectaient les époques les unes aux autres. Autour de leur table virtuelle, chaque membre de la famille Robert se projetait dans l'histoire. Ils étaient prêts à célébrer Noël dans des temps et lieux choisis.

Alors que la soirée battait son plein, et que la famille Robert était plongée dans l'illusion d'un dîner au sein de leur époque, un phénomène étrange se produisit. Les murs de la maison commencèrent à vibrer, les scènes historiques des hologrammes se brouillèrent, et les visages des membres de la famille se figèrent dans l'incompréhension. Un flash lumineux éclaira la pièce, et un bruit sourd, comme celui d'un vaisseau spatial, envahit l'air. En un instant, une lueur pourpre enveloppa la pièce, et un vent froid souffla à travers les murs. Les enfants hurlèrent, Vesper se leva pour vérifier la sécurité de la maison, mais Mme Leroux, elle, était stupéfaite, comme si elle savait ce qui allait se produire. Un message, directement dans leurs cerveaux, résonna : «Nous venons chercher la professeure. Elle connaît la clé pour ouvrir la Porte du Temps.» Avant que quelqu'un ne puisse réagir, un faisceau lumineux s'abattit sur Mme Leroux, et elle disparut, comme absorbée par la lumière elle-même. La famille Robert, paralysée par le choc, ne comprit pas immédiatement ce qui venait de se produire. Puis, tout redevint silencieux. Le vaisseau n'était plus là. La réalité semblait s'être fissurée, comme si le monde autour d'eux venait de se modifier.

La famille Robert était abasourdie. Ils se retrouvaient dans un monde qui ne semblait plus le leur. Tout autour d'eux était figé, comme dans un dérapage temporel. Les hologrammes se superposaient et la réalité se distordait. Au moment où la famille Robert se retrouvait plongée dans une dimension instable, la scène changea subtilement et un mélange de paysages issus de différentes époques apparut

PARUM NICOLAUS DEPULSO

Laure-Hélène Roche

Nicolaus était un petit garçon heureux, il aimait jouer dans les termes de sa domus. Solitaire et rêveur, il partait souvent à la découverte du monde qui l'entourait. Mais il était si timide qu'il lui fallait toujours trouver des solutions pour se faufiler et se faire tout petit.

Pour arpenter le monde extérieur, il se cachait dans la large toge de son père. Il s'y sentait à l'abri et observait le monde au travers des drapés voluptueux qui virevoltaient au rythme des pas de son père. Il avait appris à décrypter les gens à travers leurs sandales. Celles-ci en disaient long sur la personnalité du porteur. Il racontait avec amusement à ses parents ce qu'il en déduisait.

Son père, un homme calme avec une grande force d'esprit, n'en était jamais bien content. Mais le petit Nicolaus ne comprenait pas. Pourquoi son père était-il si fermé à ce sujet ? Peut-être n'aimait-il simplement pas les pieds ? Le petit garçon s'imaginait des raisons toujours plus farfelues les unes que les autres, pour essayer d'expliquer ce mécontentement, il était bien loin de se douter de la vérité.

Le petit Nicolaus devenu grand était toujours aussi innocent et empli de curiosité. Sa timidité n'avait pas changé non plus, il s'était même renfermé sur lui-même de peur de communiquer avec les autres, il ne pouvait

plus se cacher dans la toge de son père, son refuge était désormais sa mère, la personne la plus douce qu'il connaissait, il lui racontait ses observations, ce qu'il avait appris sur ces voisins. Sa mère l'écoutait patiemment. Elle était contente que son fils ne sorte plus, cela la rassurait. Elle insistait énormément sur le fait qu'il ne prenne aucun risque, qu'il ne parle pas aux inconnus. Nicolaus dans son abondance d'innocence pensait simplement que sa mère le couvait beaucoup en tant que fils unique et premier petit-fils.

Mais cela allait plus loin. Un jour, alors qu'il se dissimulait derrière les pots de fleurs dans le péristyle pour observer les plantes, le climat et les visiteurs, il surprit une discussion entre ses parents. Ces derniers semblaient extrêmement inquiets, à tel point que cela semblait déraisonnable à Nicolaus qui ne comprenait rien de leur échange. C'était confus: une histoire de chimère, de température glaciale, de pierre, de malédiction de famille... Mais de quoi pouvaient-ils bien parler ?

Le lendemain, après une longue nuit à songer et s'interroger sur tout cela, il décida de fouiller toute la domus. Dans le tablinum, Nicolaus trouva une vieille bibliothèque dissimulée derrière le bureau de son père. Celle-ci était remplie de drôles de livres sculptés. Pourquoi son père cacherait-il des sculptures ? En observant plus en détail, il aperçut des mots gravés dans cette drôle de matière. C'étaient des sortes de blocs durs et transparents. Ils paraissaient parfois même sous certains éclats de lumières d'un vert très subtil. Il prit chaque livre un par un et les fit tourner dans tous les sens, dans l'espoir de comprendre ce qui y était écrit, en faisant refléter la lumière dans ces petites lettres gravées. Après plusieurs heures d'examen, Nicolas n'avait pas appris grand chose, seulement l'histoire de son nom de famille, ce qui lui semblait dérisoire comme information. En effet son nom avait évolué au fil des décennies. Fut un temps, sa famille était une famille de vainqueurs, de gens chanceux. Mais un jour ce destin prit un tout autre tourment, pour une raison inconnue à l'époque. Ce destin fut si marqué de tant de mi-

LE NOËL INTERDIMENSIONNEL

Erell Douet

Le 24 décembre 2100, le monde célébrait un Noël bien différent. Grâce aux avancées technologiques, Noël avait été transformé en une célébration virtuelle où les gens pouvaient choisir de revivre les moments les plus marquants de l'histoire à travers des expériences immersives. Loin des sapins en plastique et des chants traditionnels, chaque famille avait accès à des scénarios interactifs où l'on pouvait voyager dans le temps. Chez les Robert, famille de Paris, Noël n'était pas un simple repas en famille, mais une aventure technologique. Solara et Vesper, passionnés d'histoire, avaient sélectionné pour la soirée des scènes historiques variées : un banquet romain, la Révolution française, une plongée dans les années 70-80. Mais c'était surtout Riven et Lyra, leurs enfants, qui étaient excités par l'idée de revivre une reconstitution de la Première Guerre mondiale, avec ses tranchées boueuses et son atmosphère pesante.

Ce soir-là, ils avaient invité Mme Leroux, une professeure d'histoire spécialisée dans l'étude des fractures temporelles mais avant tout une très grande amie de la famille avec qui ils partageaient cette passion de l'histoire. Ses recherches avaient porté sur l'influence de certaines ruptures historiques et sur l'évolution des sociétés humaines. Elle croyait

sère que ce nom de vainqueur fut changé en un nom plus simple, Robertus. Mais avec le temps la famille à repris espoir et croyait à nouveau qu'elle pouvait élever des vainqueurs. Les parents de Nicolaus avaient donc décidé de le nommer par le cognome perdu.

Mais cela n'expliquait pas cette histoire de malédiction. Nicolaus y songea des jours durant. Il se rendait donc souvent en cachette dans le tablinum, dissimulé derrière le bureau il tournait et retournait les livres dans tous les sens pour essayer de mieux comprendre cette histoire. Un jour il prit son courage à deux mains et décida d'interroger sa mère. Elle lui avoua tout ou du moins il trouva toutes les réponses à ses questions. Son père était sévère car il pensait que la malédiction était dûe aux fréquentations, qu'il suffisait d'être en contact avec la mauvaise personne pour disparaître. Cela expliquait tout du comportement de son père.



Le petit Nicolaus qui avait bien grandi, s'apprêtait à fêter son vingtième anniversaire. À cette occasion, les premières neiges de l'année tombèrent. Le jour même son père lui offrit une magnifique collection de livres: il s'agissait des livres en cristal qu'il avait tant observé jusqu'à peu. Le soir de son anniversaire il se posa dans son lit et joua avec sa bougie et les livres: cela faisait des formes merveilleuses sur les murs lorsque la flamme se reflétait au travers de cette matière si spéciale. Minuit approcha et les formes merveilleuses devinrent comme des personnages. Au début Nicolaus pensa à de la paréidolie comme quand il regardait les nuages et s'amusait à y discerner des personnages. Envoûté par ces formes voluptueuses, il s'endormit.

Dans son rêve il voyait des formes bouger. Celles-ci s'approchèrent de lui et devinrent de plus en plus inquiétantes. Ces formes monstrueuses tétanisaient le jeune Nicolaus.

Ces monstres étaient verts, bleus, roses. Il n'en avait jamais vu de pareil et ce même dans ces histoires que les romains aiment tant se raconter en ville, ces monstres-là étaient inédits, uniques, ce qui effrayait le jeune

garçon qui ne pouvait imaginer ce qui pourrait lui arriver. Toujours paralysé par à cette vision d'horreur, Nicolaus ne pouvait que crier et cela lui demandait déjà beaucoup d'efforts.

Au même moment, ses parents, qui dormaient à l'opposé de la domus, entendirent des hurlements. Le père, dans son sommeil, pensa que cela venait de la rue. Il ne s'en préoccupa pas. La mère quant à elle, se figea. Son sang se glaça et elle comprit tout de suite qu'il y avait un problème avec son fils. Elle accourut dans la chambre de son enfant, mais il était déjà trop tard: la malédiction avait emporté la famille une fois de plus et le petit Nicolaus avait disparu pour de bon.



- Mais bien sûr, nos deux espèces sont faites pour s'assembler et cohabiter ensemble. Si vous acceptez de vivre avec nous, mon peuple et moi vous promettons toutes les richesses possibles et imaginables. Vous pourriez conduire de sublimes voitures sportives et manger aux meilleures adresses du monde. N'est-ce pas fantastique ?!

- Et Melvin dans tout ça ? s'inquiéta Momo.

- Cette petite brindille ? Autant la laisser où nous l'avons trouvée. Bon, je suppose que vous avez fait votre choix, M. Robert.

- Oui, bien sûr, vous pouvez nous déposer sur le parking.

Tous les extraterrestres poussèrent en chœur un arpegge de stupéfaction. La limace gardait sa gueule grande ouverte, ne sachant que dire. « Êtes-vous bien sûr, Maurice ? »

- Oui, sans Melvin, je ne resterai nulle part. D'ailleurs, tout ce sport m'a mis en appétit, pas toi, mon pote ?

- Oh que oui ! acquiesça Melvin.

Ce premier burger de l'année était sans aucun doute le meilleur. Il avait même, par son odeur, attiré de nouveaux clients tentaculaires.



la place du dégustateur allait bientôt être servi en dîner. « Mec, qu'est-ce qui se passe ?! Aide-moi, Melvin ! » Le jeune se débattait tant bien que mal et il n'était pas le seul à lutter. L'extraterrestre, qui était maintenant monté à bord, tirait à en perdre haleine sa proie de ses longues tentacules. Il parlait dans un dialecte inconnu, mais Melvin inférait que les propos prononcés devaient correspondre à notre « oh hisse » du fait des efforts déployés par la créature pour attirer Momo. Melvin s'était remis de sa chute et il courut au secours de Momo qui s'envolait. Il eut à peine le temps d'entourer de ses deux mains la cheville de son ami qu'ils se retrouvaient déjà emportés, avec lui, dans l'ancre inconnue.

L'intérieur était blanc et épuré. Les volumes grandioses plongeaient les visiteurs dans une ambiance de cathédrale, faisant oublier qu'ils se déplaçaient dans les cieux. Un groupe de trois extraterrestres, dont le très gros chat, entourait leur gibier. La lumière assommante mettait en relief tous leurs détails physiques alors qu'ils s'esclaffaient de rire de leur ami sentant un peu trop fort le jus de poubelle. Leurs yeux globuleux étaient plissés sous l'émotion. Leur bouche de grand-mère, ayant perdu son dentier, était grande ouverte et poussait en saccades des ricanements de hyènes. L'extraterrestre, perdant patience, demanda dans un français impeccable mais d'une voix acide : « Levez-vous, le grand capitaine vous attend ! »

- Comment connaissez-vous mon nom ?
- Nous vous suivons depuis que vous êtes né, attendant cette nuit pour enfin pouvoir vous rencontrer.
- C'est un peu violent pour demander un rendez-vous quand même ! rétorqua Melvin.
- Silence humain, ou je te retire sur le torse, cria l'alien des ordures.
- Ne nous excitons pas enfin ! Nous sommes ici pour célébrer une union, pour célébrer l'arrivée de Monsieur Robert ! ordonna la grosse limace. Maurice, vous êtes l'humain répondant à tous les critères que nous recherchons.
- Ah bon ?!



quelques secondes leur visage. Ils avaient tant l'habitude de cinématographier leurs aventures si monotones que c'en était devenu un réflexe. Cependant, cette fois-ci allait peut-être constituer une exception.

Le bruit provenait du local poubelle de la chaîne américaine. L'espace dédié était grand. L'atmosphère sombre lui conférait une allure de manoir. En accédant à son entrée, les deux jeunes se demandaient quel type d'être vivant pouvait pousser de tels gémissements. Un animal devait se débattre dans ce piège de plastique noir. Peut-être un gros chat. Un très gros chat. Un très gros chat qui se lèverait même sur ses pattes arrière. Mais ce qui se tenait devant eux n'avait plus rien du félin. Il n'avait plus rien de n'importe quelle espèce d'ailleurs. Le silence régnait maintenant d'une main plus terrifiante que tout mugissement. Il frigorifiait leurs jambes.

Plus rien ne bougeait, le temps était figé, leur laissant le temps d'examiner le visiteur incongru. Malgré le voile nocturne, des formes et des textures leur apparurent. La créature était scindée en deux membres : un corps visqueux semblable à un cerveau reposant sur de longs tentacules s'enracinant au sol. Oui, c'était bien un extraterrestre ! Que venait-il faire dans ce fast-food perdu ?

Melvin voulut en avoir le cœur net et alluma le flash de son téléphone. Quelle ne fut pas sa surprise lorsqu'à la place d'une lueur de lampe torche, un grand halo vert les enveloppa du dessus. L'être visqueux dégaina à son tour son arme et tira sur le torse de Melvin. Le laser rouge le projeta au sol quelques pas en arrière. Il se releva avec peine et ne put croire à la scène qui se jouait devant lui. Momo, qui n'avait pas sauté plus haut qu'un trottoir depuis ses dix ans, lévita à présent à plus d'un mètre du sol. Il s'élevait en direction d'une grande masse circulaire. Ce qui semblait être un vaisseau se trouvait parsemé d'une infinité de petites cavités, dont une immense en son centre. Cette bouche grande ouverte aspirait Momo de sa lumière émeraude. Lui qui avait d'habitude

AUX FRONTIÈRES DE L'HIVER

Leandro Rall

Dans l'air glacé d'un hiver lointain, le vent sifflait entre les tours imposantes d'un château recouvert d'un épais manteau de givre. Les habitants, enveloppés dans des étoffes épaisses, s'affairaient autour des vastes cheminées où crépitaient des bûches de chêne, leur souffle visible à chaque mot chuchoté dans l'air mordant. Les rues pavées, presque désertes, résonnaient doucement sous les pas de quelques braves défiant le froid, tandis qu'à l'intérieur des maisons, on s'activait à préparer le festin qui marquerait la célébration de la saison.

Au loin, sur un sentier enneigé serpentant vers le village, une silhouette solitaire émergea. Au-dessus d'elle flottait une bannière frappée d'armoiries qui parlaient d'honneur et de loyauté. Le cheval, couvert d'écume gelée, avançait péniblement, témoin d'une chevauchée harassante. L'armure de son cavalier, ternie par les marques du combat, luisait faiblement dans les derniers éclats du jour. Pourtant, malgré les épreuves visibles, la silhouette projetait une allure droite et résolue, comme un présage d'un récit encore à venir.

Les sabots de l'animal laissaient des empreintes profondes sur la neige épaisse. Tandis qu'il approchait du village, les lumières tremblantes des

fenêtres éclairèrent son visage : un homme aux traits tirés, marqué par la fatigue et le poids des batailles passées. Il arrêta sa monture devant une taverne, dont la chaleur émanait dans l'air glacé sous forme de volutes de fumée.

Lorsqu'il passa le seuil, une bouffée d'air tiède traversa son armure, chassant l'engourdissement de ses membres. Les regards se tournèrent brièvement vers lui, mais les conversations, feutrées et presque murmurées, reprirent vite. Le chevalier s'assit au comptoir, commandant une pinte de cidre chaud qui dégageait un parfum épicé.

À ses côtés se tenait un vieil homme à l'allure épuisée, enveloppé dans une longue robe usée et trouée. Autour de son cou pendait une étrange amulette, semblable un grimoire aux nuances blanchâtres, qui rompit le silence d'une voix grave :

« On dit qu'en cette saison, chaque année, des enfants disparaissent mystérieusement dans la nuit. La légende parle d'une créature surgissant des ténèbres, une créature insaisissable qui emporte les jeunes âmes vers un destin inconnu, englouties par l'obscurité où nul ne les revoit jamais.

Certains murmurent qu'il s'agirait d'un esprit vengeur, condamné à errer entre les mondes, attiré par l'innocence et la chaleur des jeunes âmes. D'autres prétendent avoir entendu, au cœur de la nuit, un chant lugubre porté par le vent, annonciateur de l'apparition de cette créature. On dit qu'elle se glisse entre les maisons endormies, et qu'elle disparaît avant le premier rai de lumière. »

Le vieil homme marqua une pause, son visage émacié éclairé par les reflets dansants du feu de l'âtre. Sa voix, rauque et empreinte de gravité, semblait chargée d'un savoir ancien, comme si chaque mot qu'il prononçait venait d'un temps oublié. Il poursuivit, ses doigts noueux effleu-

MELVIN ET MAURICE

Oscar Gauville

Il était une fois dans une contrée pas si lointaine en suivant Waze, deux jeunes fainéants entassés dans une 206. Ils s'étaient encore une fois retrouvés sur le parking du restaurant aux arches dorées. Leur « potion » orange dans une bouteille Cristaline usagée devait les tenir éveillés toute la nuit. Ils n'avaient pourtant rien prévu en cette veille de Noël. Ils n'avaient pas de cadeaux à s'échanger si ce n'était le mélange qui les contentait et qui avait en cette soirée une saveur de champagne. Maurice, que l'on surnommait Momo, venait de dévorer son festin. C'était une composition bien pensée de trois menus remplis, suffisants pour rassasier un ogre. Il demanda tout de même à son compère : « Tu vas manger tes frites ? ». « Non tiens. » Melvin était l'antipode de Momo. Il nageait dans son survêtement et semblait si chétif en compagnie de son ami.

Il se penchait pour ramasser son cornet, intact, lorsqu'un bruit sourd interrompit son élan. Ils se regardèrent intrigués. Boum ! Un deuxième grondement. Les frites virevoltèrent. Les voilà à présent effrayés.

Était-ce un éclair de bravoure ou un excès d'ennui, mais ils parvinrent à sortir de la voiture. Tâche éprouvante pour Momo. L'ogre et Tom Pouce étaient dehors, livrés à eux-mêmes. Ils dégainèrent leur téléphone portable. L'application du fantôme blanc sur fond jaune illumina

rant machinalement le bois du comptoir : « Mais ce n'est pas seulement une légende. Les disparitions sont réelles, et les familles endeuillées se terrent désormais dès la tombée de la nuit, espérant échapper au fléau.

Le chevalier écouta en silence les paroles du vieil homme, ses traits figés dans une expression indéchiffrable. Malgré la gravité du récit, il ne répondit qu'avec un hochement de tête à peine perceptible, préférant garder ses pensées pour lui. Il vida son verre de cidre en une seule gorgée, laissant le parfum épicé s'évanouir avec la chaleur qui lui montait au visage.

Puis, il se leva, son armure émettant un faible grincement, et se dirigea vers la porte sans un mot. Dehors, la nuit était tombée, enveloppant le village d'un manteau d'obscurité troublé seulement par la lumière tremblotante des lanternes. Mais quelque chose dans l'air avait changé.

Le froid n'était plus simplement mordant ; il semblait s'insinuer jusqu'aux os, chargé d'un poids invisible, presque surnaturel. Soudain, un cri déchira le silence, un son aigu, désespéré : celui d'une enfant. Le chevalier se figea, son regard fouillant l'obscurité. Le cri s'était éteint aussi vite qu'il était venu, mais il lui sembla provenir d'une ruelle étroite, à quelques pas de là. Sa main se posa instinctivement sur la garde de son épée, et il s'avança lentement.

Dans la pénombre de la ruelle, un mouvement furtif capta l'attention du chevalier. Une silhouette sombre filait à une vitesse anormale avant de disparaître au coin d'une rue, laissant un silence pesant. S'avançant prudemment, il remarqua un gant de laine enfoui dans la neige. Minuscule, il était encore tiède, comme abandonné à l'instant.

Le chevalier se lança à la poursuite de la silhouette, mais malgré sa rapidité, il avait du mal à la rattraper. Chaque mouvement devenait plus difficile, le froid glaçant son armure et ralentissant ses pas. Le métal gelé craquait sous la pression, et l'air, de plus en plus glacial, semblait peser



sur ses épaules.

Il tourna brusquement un coin de rue et se retrouva devant un portail imposant, partiellement effondré : l'entrée d'un château en ruine. La créature y avait disparu, se réfugiant dans l'obscurité de la bâtisse.

Le chevalier leva les yeux. Le château n'était plus qu'une carcasse dévastée. Ses tours effondrées se découpaient dans la nuit, et les murs dégradés laissaient le vent siffler à travers les pierres brisées. L'atmosphère pesait lourdement, presque oppressante. Il franchit le portail et entra dans la cour silencieuse. L'air était encore plus froid à l'intérieur, comme si une présence malveillante y régnait.

Arrivé devant une porte massive, il s'arrêta. Une sensation familière d'anxiété le saisit, celle qu'il avait ressentie devant la taverne. L'atmosphère était épaisse, chargée d'une étrange tension. Il serra la garde de son épée, prit une profonde inspiration, et franchit le seuil.

À l'instant où la porte s'ouvrit, il se retrouva projeté dans un paysage totalement différent, comme s'il avait franchi le seuil d'un autre monde. Un désert de glace s'étendait à perte de vue, glacé et sans vie. Il n'y avait rien autour de lui, à l'exception d'une vieille chapelle solitaire, ses pierres rongées par le temps. Le vent glacial soufflait silencieusement, l'endroit était d'une tranquillité morbide. Surpris et désorienté, mais animé d'une détermination inébranlable, le chevalier s'avança vers la chapelle, décidé à comprendre la nature de cette créature. À mesure qu'il se rapprochait, la lourde porte de la chapelle s'ouvrit soudainement avec un bruit sec.

À l'intérieur, l'air était froid, l'endroit était recouvert de branches mortes et de végétation en décomposition recouvrant le sol et les murs. Au fond, une silhouette se



net dans ses pensées : Il se retrouva en moins d'une seconde à l'intérieur du vaisseau. Autour de lui, sept extraterrestres le regardaient de haut en bas.

La prophétie est donc vraie. murmura il
Un des extra-terrestres se mit à lui parler

James.... James

James se retourna, chercha autour de lui mais ne vit personne lui parler.

James !! Réponds moi

Mais James ne voyait toujours personne et devint encore plus perplexe.

JAMES !!!

James ouvrit le yeux, et vit en face de lui William qui venait de le réveiller ainsi que Thomas, David et Christopher, prêts à partir en concert
Allez réveille toi: tu as dormi toute l'après-midi, on va louper le concert ! le pressa David !

James, infiniment soulagé, se leva, mit sa veste, et, pour de vrai cette fois, enfila son porte gobelet autour de son cou.

Arrivés en bas de l'immeuble, Christopher passa son bras autour des épaules de James et lui dit tout bas :

Alors ? Sacrés bonbons n'est-ce pas ?

James rigola et ouvrit la porte de l'immeuble. Cette fois, il reconnaissait sa ville, San Francisco.



dessina dans l'obscurité. Une créature se tenait là, recouverte de glace, comme si elle avait été figée dans le temps. Son corps gelé émettait une lueur pâle, et ses contours semblaient se fondre avec l'obscurité environnante.

À la vue de la créature, le chevalier brandit immédiatement son épée. Avant même qu'il n'ait eu le temps de réagir pleinement, le monstre se lança sur lui avec une rapidité surprenante.

Il réussit à parer le premier coup, mais la force de l'attaque le projeta violemment contre le mur de la chapelle. Sa vision vacilla sous la douleur, mais il ne pouvait se permettre de faiblir. La créature se lança de nouveau à l'assaut, il roula sur le sol et esquiva le coup de peu.

Il se redressa rapidement, le souffle court, les yeux pleins de détermination. Le combat continua, chaque coup de l'épée qu'il portait semblait trancher l'air sans atteindre sa cible, tandis que la créature l'attaquait sans relâche. Les coups résonnaient dans la chapelle dévastée, chacun d'eux faisant vibrer l'atmosphère glacée.

Finalement, d'un geste précis et rapide, le chevalier planta son épée dans le cœur du monstre. Un cri de glace perça l'air tandis que la créature se figea soudainement. Le corps du monstre explosa en une pluie de cristaux de glace étincelants qui tombèrent au sol avec un bruit léger, laissant derrière eux une pièce plongée dans un silence lourd et glacé.

Le corps du monstre se désintégra en cristaux de glace, et à sa place, un grimoire de cristal lévita dans l'air, brillant d'une lueur étrange. Le chevalier s'en approcha lentement, sa main se tendant instinctivement vers le livre. Au contact du cristal glacé, une vision envahit son esprit.

Il se retrouva transporté dans l'hiver glacial, observant un petit garçon tremblant de froid. Habillé d'une longue robe usée et déchirée, il peinait à tenir debout, ses jambes chancelantes. Autour de son cou pendait une amulette, identique au grimoire de cristal. Le garçon leva les yeux,

biance était différente. Jame n'y prêta pas attention, et, accompagné de ses amis, passa la porte de l'appartement. Après avoir descendu les 54 marches de l'immeuble pour arriver au rez-de chaussée, James fut le premier à sortir dans la rue. La journée prit alors une tournure vraiment étrange : Les amis furent saisis par ce qu'ils étaient en train de voir : des arbres multicolores. Mais c'est aussi l'odeur qui les intriguait : les fleurs sentaient tellement bon mais tellement fort que ça en donnait presque mal à la tête.

Je rêve ou les arbres ne sont plus verts ? questionna William, inquiet. Non c'est ce que je vois aussi, mais c'est sûrement de la peinture. rassura Thomas, toujours très terre-à-terre.

Ils continuèrent leur chemin jusqu'au parc McLaren, où ils allaient souvent. La journée était bientôt finie : le soleil était en train de se coucher. Alors que les cinq amis étaient en train de refaire le monde sous le ciel étoilé comme ils en avaient l'habitude, allongés sur un drap, cigarettes à la bouche, et regardant le ciel, un chien, debout, vêtu d'un chapeau et d'une cravate, leur dit qu'il voulait se joindre à leur conversation, pour parler philosophie. Pas besoin de se regarder: effrayés, ils prirent tous la fuite et traversèrent le parc en courant plus vite qu'ils ne l'avaient jamais fait. Ils étaient seuls.

Qu'est ce que c'était ça ? s'écria David

J'ai trop peur ! Un chien habillé, et qui parle ! Je suis en train de rêver ? S'affola Thomas

James vit un halo rosé éclairer les visages de ses amis. Il leva la tête vers le ciel et vit avec stupeur une éblouissante lumière rose, descendant du ciel, s'approcher vers eux. Il le fit remarquer à ses amis, ce qui ne calma pas leur peur, et ils prirent à nouveau la fuite. Cependant la lumière, en plus de faire beaucoup de bruit, allait trop vite. Les amis crièrent de toutes leurs forces en protégeant leurs têtes.

Tout à coup, plus un bruit. Ils levèrent la tête et furent stupéfaits de découvrir, juste en face d'eux, une soucoupe volante. Terrorisé, sans voix, James reprit la fuite, et la prophétie familiale lui revint à l'esprit. On allait l'enlever, il en était persuadé. Un bruit assourdissant le coupa

découvert leurs autres amis, le reste du groupe. James entra dans l'appartement, et vit Christopher sur le canapé. Lui n'avait jamais vraiment eu de maison depuis qu'il était devenu adulte : Il vivait dans sa caravane, dans la banlieue de San Francisco. Dans la cuisine, il vit Thomas, se servant à boire. Thomas était un homme plutôt timide comparé au reste de ses amis. Il vivait juste à côté de chez William, et travaillait chez le disquaire de la rue. James tourna la tête et vit sur sa droite David, qui jouait au solitaire sur la table à manger. Lui était un homme hyperactif, et travaillait comme ouvrier pour les travaux de la belle ville de San Francisco; un métier qui lui permettait de bien se défouler.

Après avoir salué tous ses amis, James déballa son sac, et, suscitant un émerveillement chez chacun, il présenta cinq pizzas, chacune correspondant à la préférée de l'un d'eux. William lança son vinyle des Rolling Stones, et posa directement le bras de lecture sur Sympathy For The Devil, leur préférée. Ils se mirent à table, et en dégustant le déjeuner discutèrent de leur après-midi : ils avaient prévu de faire de la musique toute l'après-midi chez William, puis le soir, ils iraient s'amuser à un concert, de rock, toujours.

Après le déjeuner dont ils avaient un peu trop abusé, Christopher proposa à ses amis des "bonbons". James adorait ces "bonbons", la douceur du sucre l'apaisait toujours. Il en mangea donc trois par gourmandise. Les autres étaient installés sur le canapé et James dans son fauteuil préféré: il était rose, en forme de papillon. Sans faire attention, il s'assoupit. À son réveil, ils se mirent à jouer, comme prévu, de la musique, et ce durant toute l'après-midi. Lassés et fatigués de jouer, ils arrêtaient pour se préparer à sortir.

James mis sa veste, son porte gobelet, un indispensable en concert selon lui, son bandana, et dit qu'il était prêt.

Pourquoi t'as mis ton porte gobelet ? demanda David

Eh bien pour le concert ! lui répondit James

De quel concert tu parles ? interrogea Thomas

James, sans comprendre, ne répondit pas. Comme il en avait l'habitude, ses amis devaient lui faire une blague. Cependant, cette fois, l'am-

et leurs regards se croisèrent. Dans un souffle fragile, il murmura : « Merci de m'avoir délivré de ma douleur. »

Lorsqu'il revint à lui, il aperçut, perchée sur des branches mortes, la petite fille allongée, comme dans un profond sommeil. Il la prit délicatement, la couvrant de son écharpe, sur laquelle était brodée discrètement le nom Anya Robert et la porta hors de la chapelle. Le désert de glace s'étendait à perte de vue, mais il ne faiblit pas, traversant le paysage gelé jusqu'à la porte qui se tenait solitaire, en plein cœur de la nature.

Il passa à travers la porte et retrouva le village, les lumières vacillantes au loin. Sans un mot, il se dirigea vers le monastère. Il frappa doucement à la porte, déposa la petite fille encore endormie sur le seuil, puis disparut dans la nuit, avant même que les nonnes n'aient pu apercevoir l'ombre de celui qui venait de sauver l'enfant.

LE VOYAGE INTÉRIEUR

Paolina Villemont



Il était une fois une femme et son fils, James Robert. Depuis qu'il était petit, sa maman lui racontait une prophétie familiale. Il se disait que presque à chaque génération, un membre de la famille se faisait enlever. On ne savait pas quand, ni par qui. Sa mère n'en avait plus peur, elle semblait être passée outre mais continuait d'être intriguée, et d'en parler à son fils. James Robert était aujourd'hui un jeune hippie de 24 ans, un samedi, à Noël, se baladant dans les rues de San Francisco, un paquet contenant son repas du midi dans la main gauche, son walkman dans la main droite. Il écoutait SeaSide Rendez Vous du célèbre groupe Queen, et sautillait, fredonnant les paroles de la musique. Il était midi. James partait à la rencontre de ses amis, chez l'un d'eux. Ils formaient un groupe de cinq amis : Christopher, David, William, Thomas, et James. Tous s'étaient rencontrés durant les années de lycée et ne s'étaient séparés une seule fois. Ils avaient tous le même âge. Depuis longtemps ils désiraient devenir célèbres avec leur groupe de pop-rock, auquel ils n'avaient d'ailleurs jamais trouvé de nom. Une fois arrivé chez William, James toqua, et son ami lui ouvrit la porte.

Salut ! Ça va ? s'exclama James

Ça roule ouais merci !

William et James, eux, se connaissaient depuis leur enfance. Leurs parents étaient des amis de longue date et c'est ensemble qu'ils avaient

LA LANTERNE DES OMBRES

Eva Barthelemy



Dans un petit village perdu entre les bois, vivait une fillette de dix ans nommée Éloïse Robert. Elle avait les cheveux noirs, les joues rouges et une curiosité qui semblait n'avoir aucune limite. Éloïse passait ses journées dans la boutique de son père, Étienne, un homme sérieux et silencieux qui réparait des horloges. Des rouages par milliers s'empilaient sur des étagères poussiéreuses, mais Éloïse préférait l'objet le plus mystérieux : une vieille lanterne en fer, suspendue dans un coin de la boutique. Elle ne fonctionnait plus depuis longtemps, et pourtant, son père lui répétait toujours : « Ne touche pas à ça, Éloïse. C'est une histoire trop vieille pour toi. »

Comme tous les enfants, c'était précisément ce qui la fascinait. Ce soir-là, le vent soufflait si fort qu'Éloïse avait l'impression que le ciel tout entier allait se renverser. Les volets grinçaient, et dans les ruelles pavées du village les ombres bougèrent. Elle était seule à la maison ; son père était parti chez un voisin et lui avait dit de ne pas sortir.

Les adultes, ces derniers temps, murmuraient beaucoup. Ils parlaient de chariots qui traversaient le village à l'aube et d'hommes masqués qu'il ne fallait pas regarder dans les yeux. Éloïse ne comprenait pas tout, mais elle sentait bien que quelque chose clochait. Même les chiens aboyaient moins souvent. « Ils ont peur, » avait expliqué l'un des voisins. Peur de quoi, elle ne savait pas.

Alors qu'elle feuilletait un vieux livre de contes, Éloïse entendit un bruit léger : grck grck. Elle posa le livre, tendit l'oreille. Cela venait de la porte. Elle se leva, hésitante, son cœur battant un peu plus fort que d'habitude. Le grattement recommença, suivi d'une voix basse et enrôlée : « Petite... ouvre. Il fait si froid. »

Quand elle entrebâilla la porte, une femme se tenait là. Elle était grande, maigre, enveloppée dans un manteau usé. Ses mains tremblaient, mais ses yeux brillaient d'un éclat étrange, presque doré.

« Laisse-moi entrer, petite, juste un moment, » murmura-t-elle.

Éloïse hésita, mais elle finit par la laisser entrer. « Vous êtes perdue ? » demanda-t-elle. La femme secoua la tête. « Pas perdue, non. Mais je cherche quelque chose. » Elle pointa un doigt tremblant vers la lanterne suspendue. « C'est cette lumière que je veux. Allume-la pour moi. »

Éloïse fronça les sourcils. « Mais elle ne marche plus. Papa dit qu'elle est cassée. » La femme s'assit, croisa ses mains osseuses sur ses genoux et lui répondit d'un ton pressant : « Elle n'est pas cassée. Elle dort. Et toi seule peux la réveiller. » Éloïse se sentit mal à l'aise. Mais la curiosité était plus forte. Elle grimpa sur un tabouret, décrocha la lanterne, et, malgré ses mains tremblantes, y glissa une allumette.

La flamme vacilla, puis une lumière pâle, presque blanche, jaillit. Elle n'était pas chaude, comme les flammes ordinaires, mais froide et vibrante. Les murs de la maison semblèrent bouger, les ombres dansèrent comme si elles étaient vivantes. Le cœur d'Éloïse battait à tout rompre. Mais ces ombres... elles n'étaient pas normales. Elles ne suivaient pas les contours des objets. Elles bougeaient, s'étiraient, prenaient des formes humaines. Des silhouettes apparaissaient, des visages graves et silencieux.

Éloïse reconnut certains traits : des portraits que son père gardait dans une malle. Elle recula, effrayée. « Qu'est-ce que c'est ? »

« C'est la vérité, » répondit la femme. « Le passé que ta famille a voulu oublier. »

La lumière de la lanterne s'étendit au-dehors, projetant des reflets ar-



gentés dans la rue. Éloïse, fascinée, sortit pour observer. Mais ce qu'elle vit la fit frissonner.

Le village semblait différent. Les maisons, d'habitude familières, avaient pris des formes tordues. Leurs toits se courbaient comme des crocs. Les ruelles étaient plongées dans un silence pesant, et des silhouettes noires glissaient entre les ombres, silencieuses. Les enseignes des boutiques oscillaient sans bruit, comme si elles flottaient dans un courant invisible.

« Où... où suis-je ? » demanda Éloïse.

« Tu es toujours chez toi, » répondit la femme qui était maintenant derrière elle. « Mais tu vois ce que les autres ne voient pas. Ce que cette lumière révèle. »

Éloïse sentit un frisson lui parcourir l'échine. « Je veux que cela s'arrête. »

La femme secoua la tête. « C'est trop tard, petite. La lumière ne peut pas être éteinte tant qu'elle n'a pas trouvé ce qu'elle cherche. »

C'est alors qu'une voix grave résonna derrière elles. « Arrête tout de suite. »

Éloïse se retourna et vit son père, Étienne, debout dans la ruelle. Il tenait un long bâton de bois et avançait vers elles d'un pas lourd. « Rends-moi cette lanterne, Éloïse. Maintenant. »

La femme recula. « Il ne t'a pas prévenu, petite ? Que tu portes sur toi le poids du passé ? »

Étienne la fixa d'un regard dur. « Ça suffit. Éloïse, écoute-moi. Tu dois poser cette lanterne. »

Mais Éloïse, tremblante, s'écria : « Je ne comprends pas ! Qu'est-ce qu'elle veut dire ? Pourquoi parle-t-elle de moi comme si tout cela me concernait ? »

La femme éclata de rire. « Parce que tout cela te concerne. Tu es un Robert. Et les Robert, depuis des générations, doivent payer la dette qu'ils ont contractée. Cette prophétie est leur fardeau. »

La lanterne vibra, et les ombres cessèrent de bouger. Une voix résonna dans l'atelier, grave et impitoyable. « Choisis, enfant. Porte la lumière et veille sur elle. Ou disparais avec les ombres qu'elle retient. »

Étienne sembla interdit, et une ombre immense surgit de nulle part. Elle enveloppa la femme et l'emporta dans un souffle glacé. La lanterne s'éteignit soudain, plongeant tout dans une obscurité terrifiante.

Quand Éloïse ouvrit les yeux, elle était seule avec son père. Le village semblait redevenu normal : les maisons droites, les ombres immobiles. Mais quelque chose avait changé.

« Mais pourquoi ? » demanda-t-elle, les larmes aux yeux. « Qu'est-ce qui est arrivé ? »

Son père la serra contre lui, mais ne répondit pas. Éloïse, terrifiée, chercha son regard. Mais il baissa les yeux. Elle comprit qu'il ne pouvait rien faire. Ce poids, elle devrait le porter seule. Alors que les ombres dansaient une dernière fois autour d'elle, une lumière vive jaillit de la lanterne, et avant qu'Étienne ne puisse réagir, Éloïse fut aspirée dans un souffle glacé, disparaissant avec les ombres.

Les larmes aux yeux, il serra la lanterne contre lui. La flamme de la lanterne devint plus vive, puis les rayons de lumière se dissipèrent lentement. Étienne, tremblant, posa son bâton. Il prit la lanterne et la raccrocha sur la poutre au fond de l'atelier.

Les jours passèrent, et une nouvelle fois il allait devoir rester fort. Mais certaines nuits, il croyait entendre la voix de sa fille. Et parfois, en regardant la lanterne sur son étagère, il avait l'impression qu'elle brillait encore, faiblement, comme si Eloïse respirait. Si seulement c'était sa lumière qui brillait à la place.

Il n'alluma plus jamais cette lumière.

Pas de doute : la guerre ne fait pas toutes les victimes; parfois, la véritable menace se cache dans les ombres, là où l'on s'y attend le moins.

rayon de lumière, brillant d'une clarté surnaturelle, était tombé du ciel et avait baigné la vieille dame du village qui se trouvait à cet endroit précis, à ce moment-là. Celle-ci, d'après l'histoire, avait murmuré quelques mots dans une langue oubliée, et, avant que l'on ne puisse comprendre ce qui se passait, avait disparu dans la lumière de la lune.

Un soir, alors que le petit rentrait de l'école et qu'il empruntait son chemin presque les yeux fermés, le vent soufflait plus fort que d'habitude et son écharpe soudain s'envola et virevolta vers le bois. Attirée par la forêt, l'écharpe se posa quelques mètres plus loin mais assez pour que le petit Robert ne puisse la distinguer entre les troncs qui se mélangeaient tandis que la nuit commençait à tomber. L'écharpe n'était pas atteignable depuis le chemin, et le petit, alors qu'il ne s'était jamais aventuré à l'intérieur des bois, s'y engouffra rapidement, déterminé à récupérer cette vieille écharpe afin de vite rentrer chez lui avant que le soleil ne se couche entièrement.

Enfoncé dans les méandres du bois, le petit ne distinguait plus le chemin, seulement les chemises rayées des hommes qui creusaient la terre derrière les barrières, qui les retenaient prisonniers. Il avançait péniblement contre le vent et finit par disparaître. Dans un cratère d'obus, le petit Robert réapparut; il se releva doucement et grimpa, le bois semblait plus grand, plus profond et encore plus froid qu'avant.

Quand il arriva à la hauteur de l'écharpe, ce n'est plus des troncs qu'il vit, ce n'est plus des branches qui s'étiraient vers le ciel, la forêt, autrefois belle et mystérieuse, semblait maintenant se refermer sur lui. Ce qu'il aperçut l'immobilisa sur place. Le lendemain matin, le village se réveilla comme à son habitude, mais un étrange parfum flottait dans l'air. Quelques-uns murmurèrent qu'un enfant avait été emporté par les esprits de la forêt, mais aucun ne savait vraiment ce qui s'était passé. Le petit Robert, de ses yeux, avait vu des centaines d'araignées occupant ces bois, utilisant leurs pattes pour faire les troncs, leurs poils pour les branches et leurs proies pour peindre les feuilles, du sang pour peindre l'hiver.



LA FORÊT DES FEUILLE ROUGES

Clara Salamagnou



Il était une fois, dans un petit hameau niché au bord d'une forêt gigantesque, un village où les arbres semblaient murmurer des secrets anciens et où les feuilles paraissaient peintes les journées d'hiver. Les habitants se couchaient toujours tôt, car la rumeur disait que la forêt était peuplée d'êtres mystérieux qui ne sortaient que sous la lueur de la lune. Mais ce soir-là, quelque chose de particulier se préparait.

Chaque matin, le petit garçon admirait cette forêt. Il observait sa façon de se transformer, son feuillage qui tombait pour laisser place à ces branches qui, comme le croyait le petit Robert, s'élevaient vers le ciel. Les feuilles des arbres étaient d'un rouge vif, éclatant, comme des braises ardentes, se mêlant à des orages d'orange et de jaune, créant un tapis de couleurs chaudes. L'air était lourd, saturé de l'odeur sucrée des feuilles mortes, mais aussi d'un parfum étrange, presque métallique, qui faisait toujours frissonner le petit Robert. En fin de journée, lorsqu'il rentrait de l'école, il parcourait un chemin qui longeait la forêt, un chemin de sable où étaient inscrites les grandes traces de la guerre et l'odeur nauséuse de la ferme d'à côté. Les avions rasaient sans cesse, à pleine vitesse, la forêt et, comme habituellement, les cris sauvages des bêtes baignaient l'air. Un parcours habituel qui, pourtant, continuait de susciter l'intérêt du jeune garçon: ce bois renfermait nombre d'histoires qu'il ne manquait pas d'écouter au village. Une fois, il entendit qu'un

L'OPTIMISTE

Roxane Chevalier



Il était une fois, la guerre. Les tranchées; les jours interminables dans des conditions épouvantables; les jeunes hommes envoyés dans des combats sans que l'on leur laisse le choix. Parmi ces uniformes autrefois rouges et bleus et maintenant boueux, un penseur, un rêveur, évolue, dans le même vêtement miteux que ses camarades pieux. Pieux en la croyance des calamités débitées par des supérieurs à toute heure sur la méchanceté et la cruauté de ce monde sans pitié. Pieux de la haine religieuse vouée à des boches aux influences pernicieuses. Une affabulation calomnieuse. L'Optimiste le savait. C'est ainsi qu'on l'appelait. Il était arrivé, dans cet uniforme rutilant, dans cet enfer aux dirigeants pédants, et depuis ne cessait de s'interroger vainement. Il se questionnait sur la nécessité vantée des batailles menant des vies aux funérailles.

Il se demandait également pourquoi il fallait que les gens d'en face - il se refusait de les appeler ses ennemis mais n'osait les qualifier d'alliés - les gens d'en face, donc, les harcelaient jours et nuits, et que son camp à lui répliquait, tenace. Il avait évoqué ses réflexions avec nombre de ses compagnons, mais ceux-ci, abreuvés de quête de vengeance, se moquaient de lui avec véhémence. Ils l'avaient affublé d'un nom pour eux dérisoire mais pour lui porteur d'espoir. Une fois, quand le vacarme des armes laissait place aux bruits de la nuit, un compagnon d'infortune

lui avait lancé sous la lueur de la Lune: “ Qu’est ce que tu vas t’embêter avec ces états d’âmes futiles et tes réflexions sur les boches...

Je ne crois pas que ce soit eux, les ennemis, avait doucement rétorqué l’Optimiste. Tu sais, Six-sous, la guerre n’est due qu’à un désaccord entre gens importants qui ne seront de toute façon jamais d’accord.

Ne répète jamais ça à quelqu’un d’autre que moi, l’Optimiste, avait-il averti. Ils te zigouilleraient tellement vite que tu pourrais jamais revoir ta doucette avant belle lurette s’ils ne l’envoient pas faire trempette dans le taudis où l’on vit, dans l’infirmerie, et qu’elle finisse ensevelie sous quelque obus perdu.

L’Optimiste appréciait Six-sous, dans son vrai nom Francis Robert, car sous son air fou, ses cheveux épars acajou et son visage sévère couvert de boue, se trouvait un homme résolu quand il se met à nu ces soirs après une nouvelle gloire, allemande ou française. Les deux hommes s’asseyaient dans les couloirs ouverts côte à côte, le ciel et la terre froide et battue étant leur hôte.

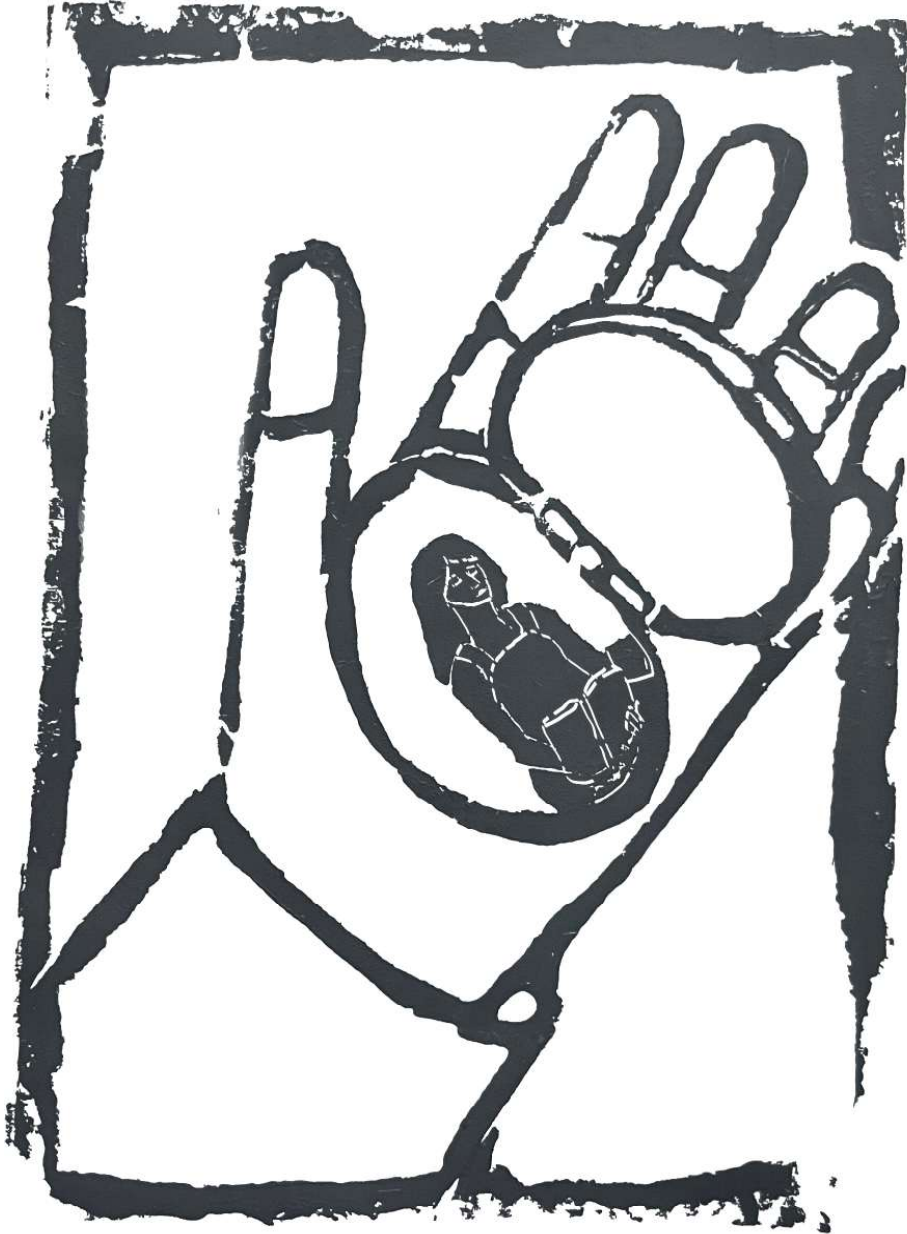
J’ai découvert ça, aujourd’hui, reprit son ami. Je ne sais pas c’est à qui, mais c’est très joli.

L’homme, d’une quarantaine d’années, tendit l’objet à son cadet. C’était un médaillon, orné de fleurs de coton, finement gravé dans le métal doré. Un loquet sur le côté suggérait qu’il s’ouvrait, et poussé par la curiosité, le soldat déloga quelques saletés, l’ouvrit et l’examina. L’intérieur de l’objet dévoila l’image d’une femme à l’air sage, tenant délicatement une page d’un livre aux reflets de cuivre.

C’est remarquable, admit le jeune. Tu penses que cet objet revient à l’un de nos compagnons?

Qui sait ? On ne sait si celui à qui cela appartient est toujours en vie ou s’il s’est éteint. Rechercher son propriétaire est à mon sens vain.

Après ce dialogue, trois mois passèrent. L’Optimiste subissait toujours



la guerre sous la terre, mais lorsque les rayons du soleil se levèrent sur un air d'hiver, ses supérieurs décidèrent qu'il serait mieux d'offrir sa chair à leurs adversaires. Un "volontaire désigné" disait-on. La raison de cette décision peut être due à cette chanson apprise par le jeune soldat à ses compagnons sur l'amour de toutes les populations, détournant les fusils des canons vers les dirigeants des nations.

Le front fut d'une horreur sans nom. Autour de lui, les compagnons démunis du soldat candide tombaient à ses pieds tandis qu'ils tentaient d'avancer. Les cris d'agonie, signes de leur dernier souffle de vie, se multipliaient sous les tirs de l'infanterie diront-ils "ennemie". L'Optimiste tomba, misérable, incapable d'aller plus loin sous les assauts de leurs opposants implacables. Ses convictions honorables lui apparurent un instant comme des fables. Les gens d'en face. Quelle vaste farce ! Si ces gens avaient réellement un cœur, ils ne pourraient infliger une telle douleur, faire vivre une telle terreur. L'Optimiste prit peur. Sans vigueur, il tentait de se traîner à travers les macchabés afin de rentrer vers les tranchées. Le bruit assourdissant des cris et des projectiles ne cessait de harceler ses tympans sifflants, mais il devait vivre afin de se livrer à une vengeance ivre. Après quelques instants, le jeune fuyant trouva son couvent.

Tandis qu'il se laissait tomber dans le couloir déserté, une main vint serrer son épaule disloquée.

-Tu es donc en vie, gamin ! Heureusement que personne ne t'a vu, car tu serais déjà pendu. Un conseil, fais-toi discret, ou on t'exécutera sur décret.

-Pas d'inquiétude, dès que le soir tombe, je pars pour le sud.

Six-sous aida son compagnon, bras dessus-dessous, à se cacher dans un trou. Il suffisait à présent d'attendre le bon moment. Le calme et le soir tombaient tranquillement sur le champ. L'Optimiste se dit qu'il était temps d'agir, mais avant qu'il ne puisse fuir, il entendit un rire. Quel son étrange, aussi rare que les cris de mésange dans cet endroit

où tout n'est que désarroi. En sortant la tête des tunnels, il vit un spectacle sensationnel: Français et Allemand riaient gaiement en buvant. La neige tombait autour d'eux, ajoutant de la magie à ce moment joyeux. L'Optimiste sortait timidement tandis que les bavardages continuaient vigoureusement. C'était vrai, c'était Noël. Une trêve, presque solennelle pour mettre tout ressentiment personnel à l'écart, le temps de partager quelques biscuits à la cannelle s'était implicitement installée. Durant le temps où il était caché, l'Optimiste avait pensé: " Je me suis emporté. Nous faisons aussi peu de quartier lorsqu'ils tentent d'avancer de notre côté. Ils agissent sur des ordres en pensant eux aussi être au service d'une justice bienfaitrice."

Il souhaitait vivre un instant ce moment de délice avec ses compagnons d'infortune. Tandis qu'il se joignait à ses camarades, qui l'accueillèrent d'une accolade, il ne trouva nulle part son ami Six-Sous. On disait de lui qu'il avait voulu échapper au courroux de quelque supérieur et avait pris peur, au point de s'enfuir et de ne jamais revenir. Certains auraient tout de même aperçu une lumière crue au dernier endroit où il a été vu. Tandis que le jeune homme s'inquiétait pour son compagnon, un allemand le désigna de son moignon. "-Der Anhänger in deiner Größe gehört mir ! S'exclama-il." Les deux hommes se dévisagèrent, L'Optimiste ne comprenant guère. Son interlocuteur pointa alors le médaillon accroché à la ceinture du jeune homme depuis lors, puis montra son corps. " A toi ? Demanda le Français. - Moi, Andrea ! Répondit l'étranger"

Jamais l'Optimiste ne fut aussi bien nommé. Il sautait, grisé, en disant à qui l'entendit qu'il l'avait bien dit, que les allemands n'étaient pas les ennemis. Ils étaient des gens sous les ordres d'un gouvernement tout aussi véhément que le leur quand il s'agissait de débiter des calomnies sur l'ennemi à toute heure. Ils n'étaient que des hommes abreuvés de discours prônant la haine, pour, disaient-ils, sauver ce qu'ils aimaient, comme cet allemand, qui avec lui avait le portrait de son amante. L'Op-

timiste ne pouvait plus se battre contre ses égos, ses frères. Il savait qu'il devait fuir la guerre. Alors, lorsque les derniers murmures s'amenuisèrent, il se faufila dans la terre et ne regarda jamais en arrière.

Il rentra dans la campagne, auprès de sa compagne, mais pour éviter le bagne, ils fuirent. Il souhaitait aller en Allemagne, mais ils se réfugièrent dans les montagnes, en attendant qu'un camp ne gagne. Lorsque la France gagna, les allemands furent tournés en dérision. Toute une population fut victime d'une décision.

Celle d'un désaccord entre personnes importantes qui n'ont jamais été d'accord.